



Francis Wybrands

Écrire. Traduire.

Quand on vient d'un monde d'idées, la surprise est énorme
de Jean-Paul Michel, traductions de Michael Bishop
(Éd. VVV / William Blake & Co, 2013)

Écrire. Traduire. Se lire dans une langue autre. Se retrouver dans un autre lit. Dépaycé, déterritorialisé. Comme si nous n'étions pas toujours à l'étranger, malgré, à cause des familiarités que créent les habitudes. Hölderlin aura perdu sa langue à l'étranger. Il aura écrit une langue qui n'est pas la sienne. Il aura créé sa langue, celle qui lui était donnée, qu'il ne put habiter comme une demeure propre. Qui pourrait dire, sans tromperie : « *c'est ma langue* » ? Jamais, peut-être, n'écrit-on que parce qu'il y a malaise dans la parole, souffrance dans le dire. Dans son articulation improbable au monde. « *Geste insensé d'écrire* », d'être vu et dit (d')ailleurs. Surprise : « *prise sur laquelle on n'a pas de prise* » disait Blanchot. Pris à la gorge d'où l'on profère, balbutie. Dans l'angoisse, gorge serrée. Là où s'origine la langue que nous tentons de parler, d'écrire, de dire. Que nous avons toujours déjà entendue, qui nous obsède et que nous ne pouvons quitter, même en passant à l'étranger.

Pourquoi n'écrivons-nous pas de si beaux livres ? Modestie, orgueil ? Goût de ne pas paraître, de disparaître. Être traduit avant que d'avoir écrit. Nous sommes toujours déjà traduits, trahis. Nous ne cesserons jamais d'être dans le quiproquo, et aurons la sempiternelle tentation de croire que nous avons commencé alors que nous ne savons pas (en) finir. Nous « venons » au monde – ne cessons de le quitter, surpris par cette venue, par cet adieu quotidien. « *La fin est dans le commencement* » écrivait Beckett. Nous sommes croyants parce que nous avons commencé dans l'ignorance farouche, forcenée, « forsenée » (hors sens) de la fin. Quitter, « lâcher prise » (belle traduction de la *Gelassenheit* » par Levinas). Nous n'aurons pas à répondre

*Qui sait si nous n'aurons, blasés, pas à répondre ? – sommés
Par un signe veuf d'encore prononcer un nom juste ?
– serrer dans la gloire d'un vers un mince écho suffit
son absence serait l'injuste mort de temps injustes.*

Les traductions de Michael Bishop sont de merveilleuses offrandes de poète à poète, de langue à langue. Dans la complicité du dire partagé, des rythmes restitués. Dans la distance, avant tout. « *Un livre vaut à la condition qu'il intime dépassement.* » S'il est souvent éprouvant d'entendre sa voix, de voir son visage, que dire de ceux qui doivent faire l'expérience de devoir se lire ? Pouvoir se lire dans une langue autre, n'est-ce pas, dépaycé, dévisagé, se reconnaître dans ce que nous avons de plus lointain en notre intime présence ? Le traducteur ne trahit pas, il fait passer sur l'autre rive, là où l'inconnu que nous sommes nous guettait.

Lire aux mêmes éditions : *Placer l'être en face de lui-même* et *Stupeur et joie de devoirs nouveaux*. Textes de Jean-Paul Michel, traductions de Michael Bishop.